

# Sur l'intelligence, les races, et les tests de QI

Christian Trempe

La conférence du 13 février dernier, *L'ABC du QI*, donnée par Serge Larivée, a provoqué chez moi de nombreuses interrogations. J'aimerais en relever quelques-unes parmi les plus troublantes et proposer quelques pistes de réflexion.

## Sur la génétique

La génétique établit des corrélations et des liens de causalité entre le génotype (c'est-à-dire les séquences d'ADN), qui est héréditaire, et le phénotype (les traits qu'on observe). Je ne crois pas que cela ait été fait pour l'intelligence, notamment parce que l'intelligence n'est pas UN phénotype, mais une multitude de phénotypes. Plusieurs traits sont également polygéniques, c'est-à-dire que plusieurs gènes contribuent à un seul trait. Albert Jacquard, entre autres, avait émis des réserves au sujet du QI, en rappelant qu'un seul chiffre (le QI) ne peut représenter un ensemble de caractéristiques différentes (la mémorisation, la déduction, l'imagination, etc.) sans pondération arbitraire de chacun de ses éléments, pas plus qu'un seul chiffre ne peut représenter la forme, la couleur et le poids d'une pomme.

Mais ce qui importe ici, c'est que la démonstration de l'héritabilité d'un phénotype n'est pas suffisante pour attribuer ce trait à des facteurs génétiques. Il faut démontrer qu'une variation de la séquence d'un ou plusieurs gènes module directement un phénotype. À partir d'une telle démonstration, il est alors possible d'aborder la génétique des populations. À défaut d'avoir un mécanisme pour expliquer un phénotype par la génétique moléculaire (ce qui est nettement souhaitable), il est toujours possible d'étudier l'héritabilité d'un trait : c'est ce dont il est question dans le livre *The Bell Curve* (Herrnstein et Murray, 1994). Mais pour ce faire, il faut séparer les facteurs environnementaux des facteurs génétiques de l'héritabilité.

Or, comment peut-on prétendre sérieusement être capable de séparer les facteurs environnementaux des facteurs génétiques ? J'ai beau me creuser la tête, je n'arrive pas à imaginer comment on peut arriver à

séparer les deux. On m'a parlé d'expériences avec des jumeaux, mais j'ai aussi appris que le chercheur qui les avait faites, Cyril Burt, avait falsifié ses données. Newman, Freeman, et Holzinger ont d'ailleurs démontré en 1937 que la différence de QI de jumeaux élevés dans des environnements inégaux était, curieusement, de 15 points. De toute façon, il me semble que pour que ces études soient concluantes, il faudrait, pour chacune des paires de jumeaux de notre ensemble, en placer un dans un environnement non favorable et l'autre dans un environnement favorable, et il faudrait que ces environnements soient absolument identiques pour chacun des jumeaux, ce qui me semble expérimentalement (et éthiquement !) impossible. J'ai lu aussi que nous définissions le facteur socio-économique par un agencement de la position économique familiale, du niveau de scolarité de la personne et des parents de celui qui passe le test de QI, etc. Or, comment peut-on affirmer sérieusement que nous puissions arriver à définir une liste *exhaustive* de tous les facteurs socio-économiques ?

## Des chercheurs aux origines suspectes

Au retour de la conférence, j'ai découvert que Charles Murray, un des auteurs du livre *The Bell Curve*, était un membre influent d'un *think-tank* conservateur américain, *L'American Enterprise Institute*, qui compte dans son personnel des gens tout aussi peu fréquentables que Lynne Cheney, Richard Perle, Reuel Marc Gerecht (le directeur de *Project for the New American Century*), un certain John Lott, qui a écrit un livre intitulé *More Guns, Less Crime*, et j'en passe. Murray a lui-même milité pour l'abolition de l'aide sociale aux États-Unis. De plus, dans un article du *New-Yorker*, daté du 28 novembre 1994, on y apprend qu'il avait participé avec des copains à une

cérémonie au cours de laquelle ils avaient enflammé une croix devant le poste de police. Des erreurs de jeunesse, j'imagine...

L'initiatrice de la déclaration en 25 points, Linda Gottfredson, n'est pas au-dessus de tout soupçon non plus. En cherchant un peu, j'ai appris qu'elle recevait son financement du *Pioneer Fund*.

Qu'est-ce que le *Pioneer Fund* ? Il fut fondé en 1937 par Harry Laughlin et Frederick Osborn, deux militants eugénistes américains, sympathisants nazis. Dans les documents constitutifs du fonds, on peut y lire les deux buts : 1. «*encouraging the propagation of those descended predominantly from white persons who settled in the original thirteen states prior to the adoption of the Constitution of the United States*» et 2. «*support academic research and the dissemination of information, into the problem of heredity and eugenics and the problems of race betterment*». Le principal contributeur du fonds, jusqu'en 1972, fut un certain Wickliffe Draper. En plus de ses liens avec le régime nazi, il fut, entre autres, un des principaux pourvoyeurs d'argent contre le *American Civil Rights Movement*, le mouvement déségrégationniste des années soixante. Sur le site du *Pioneer Fund*, on se vante d'avoir un prix Nobel parmi ses bénéficiaires : William B. Shockley, l'inventeur du transistor, mais aussi, malheureusement, un notable eugéniste qui a dit un jour, entre autres, qu'il faudrait payer les gens ayant des QI inférieurs à 100 pour qu'ils se fassent stériliser. Encore aujourd'hui, le *Pioneer Fund* continue de financer des études sur l'intelligence et les races.

Dans la liste des 52 cosignataires de la lettre, sur six des auteurs pris au hasard, j'en ai trouvé deux qui bénéficiaient du *Pioneer Fund*, dont un (quelle surprise !) est actuellement le directeur de ce fonds (J. Philippe Rushton). Il me semble que pour un sujet aussi controversé, on serait en droit d'exiger une impartialité scientifique exemplaire.

### De l'immatérialité de l'intelligence

Supposons qu'il existe dans nos sociétés un concept vague et intuitif, qui s'appelle l'aspirouche. Lorsqu'on dit « cette personne n'a pas d'aspirouche », c'est généralement négatif, c'est-à-dire que d'habitude personne ne veut se faire dire qu'il n'a pas d'aspirouche. Disons maintenant que des chercheurs décident de développer des tests pour mesurer cet aspirouche. On fait passer ce test à différentes communautés dans un pays où il y a, pour des raisons historiques, des

disparités sociales entre les différentes communautés. La communauté X réussit moins bien que la communauté Y à ce test. On en arrive donc à la conclusion que la communauté X a moins d'aspirouche que la communauté Y.

Donc, est-ce que l'aspirouche existe ? Et si oui, qu'est-ce qui nous dit que le test mesure vraiment l'aspirouche ?

### Sur la surinterprétation scientifique

On pourrait me rétorquer qu'au bout du compte, ce mot, intelligence, n'est utilisé qu'à titre d'étiquette pour désigner un ensemble de tests. D'accord. Mais cela étant dit, pourquoi n'appelons-nous pas ces tests simplement « test de maths » et « test de vocabulaire », comme nous appelons un chat un chat ? Ne tombons-nous pas dans la surinterprétation en associant ces tests à des tests d'intelligence *at large* ?

En exposant mes vues à un sceptique récemment, il m'a rétorqué que ces tests pouvaient effectivement prédire de façon fiable quels élèves auront plus de chances de succès à l'université. Mais, attardons-nous un peu à ce que cela signifie réellement. Les tests de QI sont des tests de maths et des tests de vocabulaire. Et pour bien réussir à l'université, il faut entre autres bien réussir ses examens de maths et savoir s'exprimer. Donc, en affirmant que « ceux qui réussissent bien le test de QI réussiront bien à l'université », tout ce que nous disons, c'est que « ceux qui réussissent bien leurs examens réussiront bien leurs examens ». À partir de ce constat, il est difficile de prouver le contraire !

### De l'utilité de ces recherches

Mais surtout, je m'interroge sur l'utilité réelle de ces recherches. Supposons que nous arrivons un jour à mesurer incroyablement bien l'intelligence... Et puis après ? Qu'est-ce que ça donne ? Une jeune à qui on apprend qu'il a un bas QI n'en viendra-t-il pas à la conclusion que ses efforts seront voués à l'échec ? Et celui à qui on révèle un haut QI, verra-t-il l'utilité de faire des efforts pour exceller ? Et que dire des différences de traitement, inconscientes ou non, que donneront les profs aux élèves dont ils connaissent le QI ? J'ai énormément de difficulté à imaginer quels bienfaits ces tests peuvent apporter à la société ; ils me semblent surtout favoriser la discrimination et donner des arguments aux gens racistes. ☹



L'auteur est physicien et membre du conseil d'administration des Sceptiques du Québec.